SAMEDI 22 MARS 2014 - 20H

Richard Wagner
Tannhäuser : Ouverture et Bacchanale
Wesendonck-Lieder

entracte

Siegfried-Idyll
Le Crépuscule des dieux : Scène finale

Orchestre du Conservatoire de Paris
Emmanuel Krivine, direction
Brigitte Pinter, soprano

Coproduction Conservatoire de Paris, Salle Pleyel.

Fin du concert vers 22h10.

Richard Wagner (1813-1883)
Tannhäuser : Ouverture et Bacchanale – Version de Paris

Composition : 1842-1845.
Création de la version originale : 19 octobre 1845, Hoftheater de Dresde ; création de la version parisienne : 13 mars 1861, Opéra de Paris.
Effectif : 3 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons – 4 cors, 3 trompettes, 3 trombones, tuba basse – timbales, triangle, cymbales, tambourin, grosse caisse – harpe – cordes.
Durée : environ 20 minutes.

Deuxième opéra de maturité de Wagner, après *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser* contient en germe la plupart des thèmes que continueront d'explorer les œuvres suivantes : Bien contre Mal, hautes aspirations contre bas penchants, quête d'un amour placé sous le signe de la rédemption… Contrairement aux œuvres précédentes, le livret fait appel à des sources totalement germaniques, avec la légende du tournoi de chant à la Wartburg (mettant notamment en scène Wolfram von Eschenbach) et celle de Tannhäuser, poète du XIII[e] siècle qui aurait découvert le Venusberg, la demeure souterraine de Vénus, avant de demander au pape l'absolution. Wagner y mêle les textes médiévaux et les versions romantiques de Tieck, Heine ou Hoffmann.

La dichotomie entre le monde spirituel des Minnesänger et le monde charnel du Venusberg (anticipation d'un autre double espace, celui de Montsalvat et du jardin de Klingsor dans *Parsifal*) nourrit l'ouverture, de la même manière qu'elle façonne le personnage de Tannhäuser. Toute la première partie fait en effet référence au sentiment religieux, avec deux thèmes principaux, celui du chœur des pèlerins qui se dirigent vers Rome (qu'entendra Tannhäuser dans le premier acte), choral diatonique plein de majesté et doucement balancé, et celui du repentir du héros ; sans transition, l'univers sensuel de Vénus (thème du Venusberg et hymne à la déesse), chromatique et plus volontiers tissé de courtes phrases. Dans la version parisienne de l'œuvre, créée sans succès aucun en 1861, la fin de l'ouverture est coupée et l'orchestre enchaîne sur un ballet qui prend place dans une grotte de la montagne de Vénus, la *Bacchanale* : Tannhäuser et Vénus y sont étendus, entourés des trois Grâces, de petits amours et de nymphes. L'effet est celui d'un véritable déferlement symphonique profondément paroxystique où Stéphane Goldet entend « *l'expression musicale la plus condensée du "toujours plus" d'un désir qui s'inassouvit lui-même de son perpétuel assouvissement* ».

Wesendonck-Lieder

Der Engel
Stehe still
Im Treibhaus
Schmerzen
Träume

Composition : 30 novembre 1857-1er mai 1858.
Création : privée, le 30 juillet 1862, dans la villa des Schott à Laubenheim près de Mayence, avec Hans von Bülow au piano.
Orchestration : *Träume* est orchestré par Wagner lui-même pour l'anniversaire de Mathilde Wesendonck le 23 décembre 1857 ; les autres lieder sont orchestrés par Felix Mottl vers 1890.
Publication de la version originale : 1862, Schott, *Fünf Gedichte für eine Frauenstimme mit Pianoforte Begleitung*.
Effectif orchestral : 2 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons – 4 cors, trompette – timbales – cordes.
Durée : environ 21 minutes.

« *Quand les yeux boivent la joie dans d'autres yeux / que l'âme entière se noie dans une autre âme / que l'être se retrouve dans un autre être / et que le but de tous les espoirs est proche / les lèvres sont muettes, silencieuses dans leur étonnement / et notre cœur secret n'a plus aucun désir* » : l'on pourrait se croire au milieu du duo d'amour de *Tristan et Isolde*, mais il s'agit du deuxième morceau des *Wesendonck Lieder*, qui en sont les contemporains. Sur les deux œuvres plane la même figure tutélaire, celle de Mathilde Wesendonck, épouse d'un protecteur de Wagner avec laquelle le compositeur noue une idylle passionnée au cours de l'hiver 1857-1858.

Il s'agit d'ailleurs de la seule des œuvres de maturité à utiliser un texte qui n'est pas du compositeur (Wagner compose au fur et à mesure ses lieder sur les poèmes que Mathilde écrit) – ainsi que d'une des très rares incursions en dehors du monde de l'opéra. L'influence wagnérienne (et, à travers le compositeur, celle de Schopenhauer) se laisse déceler dans certains des thèmes traités par la jeune femme, tandis que d'autres font appel à des *topoï* du romantisme ou de la littérature amoureuse.

La proximité entre le recueil et *Tristan et Isolde* est musicalement décelable dès le premier instant dans *Im Treibhaus* (qui utilise le thème de la solitude de Tristan du début de l'acte III) et *Träume* (esquisse de l'hymne à la nuit du deuxième acte, dans le même *la* bémol majeur), sous-titrés « *études pour* Tristan et Isolde ». Le langage reste cependant très marqué par les opéras précédents ; certains motifs dérivent des pages déjà composées de *L'Anneau du Nibelung* (que Wagner vient de laisser en suspens au milieu de *Siegfried*), tandis que la tempête qui ouvre *Stehe still* se souvient aussi bien de *La Walkyrie* que du *Vaisseau fantôme*.

Angèle Leroy

Siegfried-Idyll (« Treppenmusik »)

Composition : 1870.
Dédicace : à Cosima Wagner, pour son anniversaire.
Création : le 25 décembre 1870, en audition privée.
Effectif : 1 flûte, 1 hautbois, 2 clarinettes, 1 basson – 2 cors, 1 trompette – 2 violons, 1 alto, 1 violoncelle, 1 contrebasse.
Durée : environ 18 minutes.

Le 25 décembre 1870, Cosima Wagner, dont c'est l'anniversaire, se voit donner une aubade dans sa villa de Tribschen. Friedrich Nietzsche, ami du couple Wagner, est de la fête. Les musiciens jouent *Siegfried-Idyll*, cadeau du compositeur à sa femme. Durant l'été 1864, Wagner avait ébauché le premier mouvement d'un quatuor à cordes. Deux thèmes de ce quatuor abandonné avaient été réutilisés dans *Siegfried*. C'est de ce mouvement de quatuor qu'est né *Siegfried-Idyll*. Le compositeur y ajouta différents motifs de son opéra, ainsi qu'une berceuse. Les thèmes dits de l'Immortelle bien-aimée et du Sommeil de Brünnhilde constituent l'introduction de la pièce. La berceuse fait ensuite son entrée, au hautbois. Le thème dit du Trésor du monde finira par s'imposer, triomphal, à peine interrompu par les Appels de l'oiseau. *Siegfried-Idyll* s'achève sur un sentiment de tendresse et de sérénité.

Les thèmes musicaux de *Siegfried-Idyll* en font un parent symphonique du troisième acte de *Siegfried*, et plus particulièrement de sa troisième scène, qui voit le héros réveiller Brünnhilde et leur union consacrée. Comme toujours chez Wagner, les éléments thématiques s'entremêlent, tantôt exposés sur le devant de la scène, tantôt plus discrets, pour se fondre en une unité faite de réminiscences et de révélations.

Gaëlle Plasseraud

Le Crépuscule des dieux : Scène finale

Composition : octobre 1869-novembre 1874.
Création : 17 août 1876, à Bayreuth, dans le cadre de la création de l'intégrale du *Ring*, sous la direction de Hans Richter et avec une mise en scène du compositeur.
Effectif : piccolo, 3 flûtes, 3 hautbois, cor anglais, 3 clarinettes, clarinette basse, 3 bassons – 8 cors, 3 trompettes, trompette basse, 3 trombones, trombone contrebasse, 2 tubas ténors, 2 tubas basses, tuba contrebasse – timbales, triangle, cymbales, glockenspiel, tambour – 6 harpes – cordes.
Durée : environ 18 minutes.

C'est à la scène d'immolation de Brünnhilde qu'il revient de clore les quelque seize heures de musique qui forment *L'Anneau du Nibelung*, ce grand œuvre auquel Wagner consacra presque trente ans de sa vie, et qui devait trouver son aboutissement dans la création intégrale de 1876, au Festspielhaus de Bayreuth construit spécialement pour l'occasion. Autant dire que l'attente (musicale, dramatique, psychologique, politique…) qui pèse

sur ces pages est loin d'être négligeable. Wagner lui-même en était particulièrement conscient, lui qui proposa plusieurs versions pour la fin de ce « *festival scénique* » : « *L'une, révolutionnaire, évoque l'avènement du monde des hommes émancipés de l'emprise des dieux, une autre, religieuse, fait dire à Brünnhilde qu'elle cesse de se réincarner pour atteindre une sorte de nirvana bouddhiste, une autre, issue de Schopenhauer, insiste sur l'idée de renoncement*. » Et Christian Merlin de résumer, dans son excellent *Wagner, mode d'emploi* : « *Est-ce la fin du monde ou la fin d'un monde ? Et si ce n'est pas une fin, assiste-t-on à l'avènement d'une ère nouvelle ou au retour cyclique des mêmes événements ? Vaste programme*… »

Tout entier consacré à la *katastroph*è finale, le troisième acte du *Crépuscule des dieux* se fonde sur deux morts : celles de Siegfried et de Brünnhilde. Le premier, frappé dans le dos par le malfaisant Hagen, inspire à Wagner une marche funèbre extraordinaire, « *impressionnante cérémonie de la pensée et du souvenir* » (Thomas Mann) où s'entrecroisent tous les thèmes associés au héros et à sa lignée au cours des trois journées précédentes. La page ouvre ensuite à la dernière scène, essentiellement consacrée à Brünnhilde. En un incroyable monologue de près d'un quart d'heure (d'une grande difficulté pour son interprète, même lorsqu'il est interprété en tant que morceau séparé, notamment en raison de l'impressionnante variété de styles et de tessitures qu'il exige), Brünnhilde prend tour à tour les traits de la femme trahie, de l'amoureuse exaltée et de la vengeresse appelant de ses vœux la destruction finale prophétisée par Erda dès *L'Or du Rhin*. Au terme de celui-ci, montée sur son fidèle destrier Grane, elle se jette dans le brasier sur lequel repose Siegfried, se réunissant à lui dans la mort et levant par son sacrifice la malédiction de l'anneau. L'épilogue, grandiose, convoque à nouveau nombre de motifs fondamentaux de cette fresque mythique, dessinant un vivant tissu de rappels qui s'entremêlent. Tandis que le Rhin déborde de son lit, l'anneau est rendu aux Filles du fleuve, à qui Alberich l'avait dérobé dans la première scène de *L'Or du Rhin* ; l'incendie gagne le Walhalla, séjour des dieux. Le leitmotiv de la Rédemption par l'amour (apparu dans *La Walkyrie* lorsque Sieglinde bénissait Brünnhilde), qui irriguait toute la fin du monologue de Brünnhilde, triomphe dans toute sa splendeur et clôt la *Tétralogie* sur ce qui semble être une note d'espoir.

Angèle Leroy

Richard Wagner
Wesendonck-Lieder

Der Engel
In der Kindheit frühen Tagen
Hört'ich oft von Engeln sagen,
Die des Himmels hehre Wonne
Tauschen mit der Erdensonne,
Daβ, wo bang ein Herz in Sorgen
Schmachtet vor der Welt verborgen,
Daβ, wo still es will verbluten,
Und vergehn in Tränenfluten,
Daβ, wo brünstig sein Gebet
Einzig um Erlösung fleht,
Da der Engel niederschwebt
Und es sanft gen Himmel hebt.
Ja, es stieg auch mir ein Engel nieder,
Und auf leuchtendem Gefieder
Führt er, ferne jedem Schmerz,
Meinen Geist nun himmelwärts.

L'Ange
Aux premiers jours de l'enfance,
j'ai souvent entendu dire des anges
qu'ils échangeaient les sublimes félicités célestes
contre la lumière du soleil terrestre.
Ainsi, quand un cœur en peine
cache son chagrin au monde,
quand il saigne en silence
et se consume en larmes,
Quand il prie avec ferveur,
ne demandant que sa délivrance,
l'ange descend vers lui
et le porte doucement au Ciel.
Oui, un ange est aussi descendu vers moi,
et sur ses ailes étincelantes
emporte, loin de toute douleur,
mon esprit vers le Ciel !

Stehe still!
Sausendes, brausendes Rad der Zeit,
Messer du der Ewigkeit;
Leuchtende Sphären im weiten All,
Die ihr umringt den Weltenball;
Urewige Schöpfung, halte doch ein,
Genug des Werdens, laβ mich sein!
Halte an dich, zeugende Kraft,
Urgedanke, der ewig schafft!
Hemmet den Atem, stillet den Drang,
Schweiget nur eine Sekunde lang!
Schwellende Pulse, fesselt den Schlag;
Ende, des Wollens ew'ger Tag!
Daβ in selig süβem Vergessen
Ich mög' alle Wonnen ermessen!
Wenn Aug'in Auge wonnig trinken,
Seele ganz in Seele versinken;
Wesen in Wesen sich wiederfindet,
Und alles Hoffens Ende sich kündet;
Die Lippe verstummt in staunendem Schweigen,
Keinen Wunsch mehr will das Inn're zeugen:
Erkennt der Mensch des Ew'gen Spur,
Und löst dein Rätsel, heil'ge Natur!

Ne bouge pas !
Bourdonnant, bruissant rouet du temps,
arpenteur de l'éternité,
sphères étincelantes du vaste univers
qui encerclez notre globe,
création originelle, halte !
Cessez votre perpétuel devenir, laissez-moi être !
Halte, force créatrice,
pensée première qui toujours crée !
Arrêtez, souffles ! Taisez-vous, désirs !
Donnez-moi une seule seconde de silence !
Pouls affolé, calme tes battements !
Cesse, jour éternel de la volonté !
Afin que, dans un heureux et doux oubli,
je puisse prendre la mesure de ma joie !
Quand les yeux boivent la joie dans d'autres yeux,
que l'âme entière se noie dans une autre âme,
que l'être se retrouve dans un autre être,
et que le but de tous les espoirs est proche,
les lèvres sont muettes, silencieuses dans leur étonnement,
et notre cœur secret n'a plus aucun désir.
L'homme reconnaît le sceau de l'éternité
et résout son énigme, sainte Nature !

Im Treibhaus
Hochgewölbte Blätterkronen,
Baldachine von Smaragd,
Kinder ihr aus fernen Zonen,
Saget mir, warum ihr klagt?
Schweigend neiget ihr die Zweige,
Malet Zeichen in die Luft,
Und der Leiden stummer Zeuge,
Steiget aufwärts süßer Duft.
Weit in sehnendem Verlangen
Breitet ihr die Arme aus,
Und umschlinget wahnbefangen
Öde Leere nicht'gen Graus.
Wohl, ich weiß es, arme Pflanze:
Ein Geschicke teilen wir,
Ob umstrahlt von Licht und Glanze,
Unsre Heimat ist nicht hier!
Und wie froh die Sonne scheidet
Von des Tages leerem Schein,
Hüllet der, der wahrhaft leidet,
Sich in Schweigens Dunkel ein.
Stille wird's, ein säuselnd Weben
Füllet bang den dunken Raum:
Schwere Tropfen seh'ich schweben
An der Blätter grünem Saum.

Dans la serre
Couronnes de feuillage, en hautes arches,
baldaquins d'émeraude,
vous, enfants des régions lointaines,
dites-moi pourquoi vous vous lamentez.
En silence, vous inclinez vos branches,
tracez des signes dans l'air,
et, témoin muet de vos peines,
s'exhale un doux parfum.
Tout grand, dans votre désir ardent,
vous ouvrez vos bras,
et étreignez vainement
l'horreur du vide affreux.
Je sais bien, pauvres plantes,
que nous partageons le même destin.
Même si nous vivons dans une lumière éclatante,
notre foyer n'est pas ici !
Comme le soleil quitte heureux
l'éclat vide du jour,
celui qui souffre vraiment
se drape dans l'obscur manteau du silence.
Tout devient calme. Un bruissement
remplit d'effroi l'obscurité :
je vois de lourdes gouttes suspendues
à la lisière verte des feuilles.

Schmerzen
Sonne, weinest jeden Abend
Dir die schönen Augen rot,
Wenn im Meeresspiegel badend
Dich erreicht der frühe Tod;
Doch erstehst in alter Pracht,
Glorie der düstern Welt,
Du am Morgen neu erwacht,
Wie ein stolzer Siegesheld!
Ach, wie sollte ich da klagen,
Wie, mein Herz, so schwer dich sehn,
Muß die Sonne selbst verzagen,
Muß die Sonne untergehn?
Und gebieret Tod nur Leben,
Geben Schmerzen Wonnen nur:
O wie dank' ich, daß gegeben
Solche Schmerzen mir Natur.

Douleurs
Soleil, tu pleures tous les soirs
de tes beaux yeux rougissants,
en te baignant dans le miroir de la mer,
terrassé par une mort prématurée.
Mais tu reviens dans ton ancienne splendeur,
gloire du monde obscur,
réveillé au petit matin,
comme un fier héros vainqueur !
Pourquoi devrais-je donc me lamenter,
pourquoi mon coeur devrait-il être si lourd,
puisque le soleil lui-même doit désespérer,
puisque le soleil doit disparaître ?
Et si la mort donne naissance à la vie,
si les douleurs apportent la joie,
oh, comme je te remercie
des douleurs que tu m'as données, Nature !

Träume
Sag, welch’ wunderbare Träume
Halten meinen Sinn umfangen,
Daβ sie nicht wie leere Schäume
Sind in ödes Nichts vergangen?
Traüme, die in jeder Stunde,
Jedem Tage schöner blühn,
Und mit ihrer Himmelskunde
Selig durchs Gemüte ziehn?
Traüme, die wie hehre Strahlen
In die Seele sich versenken,
Dort ein ewig Bild zu malen:
Allvergessen, Eingedenken!
Traüme, wie wenn Frühlingssonne
Aus dem Schnee die Blüten küβt,
Daβ zu nie geahnter Wonne
Sie der neue Tag begrüβt,
Daβ sie wachsen, daβ sie blühen,
Traümend spenden ihren Duft,
Sanft an deiner Brust verglühen,
Und dann sinken in die Gruft.

Rêves
Dis, quels rêves merveilleux
gardent mon âme prisonnière
et ne sont pas, comme bulles de savon,
évanouis dans un néant désolé ?
Rêves qui, à chaque heure
de chaque jour, fleurissent, plus beaux,
et qui, préfigurant le ciel,
traversent bienfaisants mon esprit.
Rêves qui, comme des rayons de gloire,
s’enfoncent dans l’âme
pour y peindre une éternelle image :
oubli de tout, souvenir unique !
Rêves semblables au soleil de printemps,
dont les baisers font sortir des fleurs de la neige,
qui, avec une félicité inimaginable,
accueillent le jour nouveau.
Et croissent, et fleurissent,
et, rêvant, exhalent leur parfum,
et se fanent, doucement, sur ta poitrine,
puis descendent au tombeau.

Immolation de Brünnhilde

Starke Scheite schichtet mir dort
am Rande des Rheins zuhauf!
Hoch und hell lodre die Glut,
die den edlen Leib
des hehrsten Helden verzehrt.
Sein Roß führet daher,
daß mit mir dem Recken es folge;
denn des Helden heiligste Ehre zu teilen,
verlangt mein eigener Leib.
Vollbringt Brünnhildes Wort!

Wie Sonne lauter strahlt mir sein Licht:
Der Reinste war er, der mich verriet!
Die Gattin trügend, treu dem Freunde,
von der eignen Trauten, einzig ihm teuer,
schied er sich durch sein Schwert.
Echter als er schwur keiner Eide;
treuer als er hielt keiner Verträge;
lautrer als er liebte kein andrer:
und doch, alle Eide, alle Verträge,
die treueste Liebe trog keiner wie er!
Wißt ihr, wie das ward?

O ihr, der Eide ewige Hüter!
Lenkt euren Blick auf mein blühendes Leid,
erschaut eure ewige Schuld!
Meine Klage hör, du hehrster Gott!
Durch seine tapferste Tat,
dir so tauglich erwünscht,
weihtest du den, der sie gewirkt,
dem Fluche, dem du verfielest:
Mich mußte der Reinste verraten,
daß wissend würde ein Weib!
Weiß ich nun, was dir frommt?
Alles, alles, alles weiß ich,
alles ward mir nun frei!
Auch deine Raben hör' ich rauschen;
mit bang ersehnter Botschaft
send' ich die beiden nun heim.
Ruhe, ruhe, du Gott!

Dressez un bûcher, là,
sur le bord du Rhin !
Que haut et clair flambe le feu
qui consumera le corps
du noble et puissant héros.
Amenez-moi son cheval,
que comme moi il suive le maître.
Mon propre corps brûle de partager
la gloire suprême du héros.
Allez ! Faites ce que Brünnhilde commande !

Comme un clair soleil sa lumière brille sur moi ;
il était le plus pur des êtres celui qui m'a trahie !
À sa femme infidèle, à ses amis fidèles,
de son véritable amour, de sa seule bien-aimée
il se coupa en dressant un obstacle de son épée.
Nul ne jura de serments plus sincères ;
nul ne resta plus fidèle à ses pactes ;
nul n'a aimé plus purement que lui.
Pourtant tous ses serments, toutes ses amitiés,
et son amour le plus sincère nul jamais n'a autant trahis !
Savez-vous pourquoi ?

Ô vous, les augustes gardiens des serments,
posez les yeux sur ma peine immense :
et voyez votre faute éternelle !
Entends mes accusations, ô dieu suprême !
Par un acte demandant le plus grand courage,
que toi, tu voulais,
tu as voué à un sort funeste celui qui l'a accompli
tu as fait retomber sur lui la malédiction qui pesait sur toi.
Et le plus pur de tous devait alors me trahir pour
qu'une femme puisse apprendre la sagesse !
Ai-je appris maintenant tout ce qui peut te servir ?
Toutes les choses du présent, tout ce que je sais du passé,
tout est clair à mes yeux.
J'entends vibrer les ailes de tes grands corbeaux ;
je te les renvoie, porteurs de nouvelles
à la fois désirées et craintes.
Repose, ô dieu, repose !

Mein Erbe nun nehm' ich zu eigen.
Verfluchter Rand! Furchtbarer Ring!
Dein Gold fass' ich und geb' es nun fort.
Der Wassertiefe weise Schwestern,
des Rheines schwimmende Töchter,
euch dank' ich redlichen Rat.
Was ihr begehrt, ich geb es euch:
Aus meiner Asche nehmt es zu eigen!
Das Feuer, das mich verbrennt,
rein'ge vom Fluche den Ring!
Ihr in der Flut löset ihn auf,
und lauter bewahrt das lichte Gold,
das euch zum Unheil geraubt.
Fliegt heim, ihr Raben!
Raunt es eurem Herren,
was hier am Rhein ihr gehört!
An Brünnhildes Felsen fahrt vorbei.
Der dort noch lodert,
weiset Loge nach Walhall!
Denn der Götter Ende dämmert nun auf.
So – werf' ich den Brand
in Walhalls prangende Burg.

Grane, mein Roß, sei mir gegrüßt!
Weißt du auch, mein Freund,
wohin ich dich führe?
Im Feuer leuchtend, liegt dort dein Herr,
Siegfried, mein seliger Held.
Dem Freunde zu folgen, wieherst du freudig?
Lockt dich zu ihm die lachende Lohe?
Fühl meine Brust auch, wie sie entbrennt;
helles Feuer das Herz mir erfaßt,
ihn zu umschlingen, umschlossen von ihm,
in mächtigster Minne vermählt ihm zu sein!
Heiajoho! Grane!
Grüß deinen Herren!
Siegfried! Siegfried! Sieh!
Selig grüßt dich dein Weib!

Richard Wagner

Je prends maintenant possession de mon héritage.
Bague maudite ! Anneau redoutable !
Je me défais de ton or et je le rends
à vous, sœurs sages des profondeurs de l'eau,
vous les filles du Rhin,
en vous remerciant de m'avoir dit la vérité.
Ce que vous désirez, je vous le donne,
prenez-le de mes cendres, il est à vous.
Que le feu dévorant
efface la malédiction de l'anneau !
Que dans le courant, se fonde pour sa sécurité
l'or pur, l'or brillant
dont le vol a entraîné tant de malheurs.
Envolez-vous, grands corbeaux !
Allez répéter à votre seigneur
ce que vous avez entendu sur les bords du Rhin !
Volez au-delà du rocher de Brünnhilde
où Loge active toujours les flammes
et priez-le de rentrer au Walhalla,
car le crépuscule des dieux est proche !
Voyez, je jette la torche
dans la glorieuse citadelle du Walhalla.

Grane, mon coursier, je te salue !
Sais-tu bien, ami,
où je te mène ?
Dans les flammes brillantes où gît ton maître,
Siegfried, mon héros béni.
Est-ce que tu hennis parce qu'il te tarde de suivre ton ami ?
Est-ce que les flammes rieuses t'attirent ?
Sens comme ma poitrine brûle, elle aussi.
Flammes brillantes, saisissez mon cœur,
saisissez-moi pour qu'il m'étreigne, pour qu'il me serre fort contre lui,
pour que je sois unie à lui, par la toute-puissance de l'amour.
Heiaïoho ! Grane !
Salue ton maître !
Siegfried, Siegfried, vois !
Ton épouse te salue dans l'extase !

Traduction : Paulette Hutchinson et Francis Marchal

Brigitte Pinter

Invitée en 2006 par Riccardo Muti au Théâtre de La Scala de Milan dans *Sancta Susanna* de Hindemith, la soprano autrichienne Brigitte Pinter s'est depuis produite sous sa direction au Festival de Ravenne et avec le New York Philharmonic Orchestra à l'Avery Fisher Hall de New York. Cependant, c'est à Claudio Abbado que l'on doit la découverte du potentiel de cette jeune artiste lors de ses débuts sur scène aux Festwochen de Vienne, et c'est sur sa recommandation qu'elle a poursuivi ses études à la Juilliard School de New York. Peu après son retour en Europe, son succès au Concours Hans Gabor Belvedere de Vienne lance sa carrière internationale en tant que mezzo-soprano dramatique. En 2008, son évolution vers le répertoire de soprano dramatique se confirme avec ses débuts dans le rôle d'Elektra au Théâtre de La Fenice sous la baguette d'Eliahu Inbal à Venise. Brigitte Pinter fait ses débuts en Isolde dans une nouvelle production dirigée par Myung-Whun Chung à La Fenice en novembre 2012. En juillet 2012, elle se produit de nouveau avec Riccardo Muti, au Festival de Ravenne dans une nouvelle production de *Sancta Susanna*. Toujours en 2012, elle interprète Io Inachis dans *Prometheus* de Carl Orff lors de la Triennale de la Ruhr. Sur la scène de l'Opéra Bastille à Paris, Brigitte Pinter a posé les marques de sa première série de Brünnhilde à l'occasion d'un nouveau cycle du *Ring* dirigé par Philippe Jordan en 2011. Elle a également incarné La Princesse Étrangère dans *Rusalka* au New National Theatre de Tokyo et donné *Le Chant de la terre* au Festival Bruckner de Linz. Au cours de la saison 2009/2010, elle a fait ses débuts dans le rôle d'Eurydice dans *Orpheus und Euridike* de Křenek au Konzerthaus de Berlin avec Lothar Zagrosek. Brigitte Pinter a chanté *Erwartung* au Théâtre du Capitole de Toulouse et la *Symphonie n° 8* de Mahler à la Philharmonie de Cologne. Son répertoire très étendu comprend aussi Salomé, La Teinturière (*La Femme sans ombre*), Kundry, Vénus (*Tannhäuser*), Marie (*Wozzeck*), Turandot, Leonore (*Fidelio*), le *Requiem* de Verdi, les *Gurrelieder* de Schönberg, les lieder et les symphonies de Mahler, les *Quatre Derniers Lieder* de Strauss, les *Wesendonck-Lieder* de Wagner et la *Missa solemnis* de Beethoven. Ses engagements l'ont ainsi amenée à travailler avec des chefs d'orchestre et metteurs en scène comme Lorin Maazel (*Symphonie n° 8* de Mahler à la Philharmonie Am Gasteig de Munich, avec le Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, pour un cycle Mahler en CD chez Sony), Claudio Abbado (aux Festwochen et à la Staatsoper de Vienne, *Fierrabras* en CD et DVD chez Deutsche Grammophon), Nikolaus Harnoncourt (Pénélope dans *Le Retour d'Ulysse* de Monteverdi à Zurich), Eliahu Inbal (Marie dans *Wozzeck* à Lisbonne, *Elektra* à La Fenice de Venise), Esa-Pekka Salonen et Peter Sellars (Mescaline dans *Le Grand Macabre* au Festival de Salzbourg, documentaire télévisé sur Ligeti), Franz Welser-Möst (*Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, *Le Chevalier à la rose*, tous deux à Zurich et en DVD), Vladimir Fedoseyev (*Otello* à Zurich), Jürgen Flimm (*Un bal masqué* à Zurich), Claus Guth (*Tannhäuser* à Bâle), Claus Michael Grüber (*Elektra* à La Fenice, *Le Retour d'Ulysse* à Zurich), Stéphane Braunschweig (*Wozzeck* à Lisbonne), Robert Wilson (cycle du *Ring* à Zurich) et Paul Curran (*Rusalka* à Tokyo). Brigitte Pinter s'est produite sur de nombreuses scènes ; citons l'Opéra de Rome (*Œdipus Rex*), la Deutsche Oper de Berlin (Vénus dans *Tannhäuser*), la Staatsoper de Hambourg (*Ariane et Barbe-Bleue*, *L'Amour des trois oranges*), l'Opéra de Francfort (*Un bal masqué*, *Tristan und Isolde*), l'Opéra de Zurich (Pénélope dans *Le Retour d'Ulysse*, *Un bal masqué*, *Le Chevalier à la rose* et *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*), le Teatro São Carlos de Lisbonne (*Erwartung*, Marie dans *Wozzeck*), la Staatsoper de Stuttgart (Fata Morgana dans *L'Amour des trois oranges*), le Teatro Massimo de Palerme (*Vanessa*, *Lulu*), le Carnegie Hall (récital soliste) et l'Avery Fisher Hall de New York, la Philharmonie am Gasteig de Munich, le Konzerthaus de Berlin, le Konzerthaus, le Musikverein et les Festwochen de Vienne ainsi que le Festival de Brégence.

Emmanuel Krivine

D'origine russe par son père et polonaise par sa mère, Emmanuel Krivine commence très jeune une carrière de violoniste. Après s'être formé au Conservatoire de Paris et à la Chapelle Musicale Reine Élisabeth, il étudie avec Henryk Szeryng et Yehudi Menuhin, puis s'impose dans les concours internationaux. Passionné depuis toujours par l'orgue et la musique symphonique, Emmanuel Krivine, après une rencontre décisive avec Karl Bohm en 1965, se consacre peu à peu à la direction d'orchestre : il est chef invité permanent à Radio France de 1976 à 1983 et directeur musical de l'Orchestre National de Lyon de 1987 à 2000. Depuis 2004, Emmanuel

Krivine est le chef principal de La Chambre Philharmonique, ensemble sur instruments d'époque avec lequel il réalise de nombreux programmes, en concert comme au disque, dont une intégrale très remarquée des symphonies de Beethoven (« Editor's Choice » de *Gramophone*). Depuis 2006, Emmanuel Krivine est directeur musical de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg. En tournée ou à la Philharmonie de Luxembourg, résidence de l'orchestre, il met en place des projets très variés, en collaboration avec les plus grands solistes. Parallèlement à ces deux maisons, il est l'invité des meilleurs orchestres internationaux. Emmanuel Krivine, très attaché à la transmission, dirige régulièrement des orchestres de jeunes musiciens. Parmi ses enregistrements récents avec l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg figurent chez Timpani un disque consacré à Vincent d'Indy (*Poème des rivages*, *Diptyque méditerranéen*) et deux disques consacrés à la musique pour orchestre de Claude Debussy, ainsi que, chez Zig-Zag Territoires/Outhere, un disque Ravel (*Shéhérazade*, *Boléro*, *La Valse*) et un enregistrement Moussorgski *(Tableaux d'une exposition)* et Rimski-Korsakov *(Shéhérazade)*. Avec La Chambre Philharmonique, il a publié chez Naïve des disques consacrés à Felix Mendelssohn (*Symphonies « Italienne »* et *« Réformation »*), Antonín Dvořák (*Symphonie « Du Nouveau Monde »*), Robert Schumann (*Konzertstück op. 86*) et Ludwig van Beethoven (intégrale des symphonies).

Orchestre du Conservatoire de Paris
La pratique de l'orchestre est inscrite dans l'histoire de l'institution : dès 1803, les symphonies de Haydn, puis de Mozart et de Beethoven étaient jouées par les élèves sous la direction de François-Antoine Habeneck ; ce même chef fonde en 1828 avec d'anciens étudiants la Société des Concerts du Conservatoire, à l'origine de l'Orchestre de Paris. Cette pratique constitue aujourd'hui l'un des axes forts de la politique de programmation musicale proposée par le Conservatoire dans ses trois salles publiques, dans la salle des concerts de la Cité de la musique, institution partenaire de son projet pédagogique dès sa création, ainsi que dans divers lieux de production français ou étrangers. L'Orchestre du Conservatoire est constitué à partir d'un ensemble de 350 instrumentistes, réunis en des formations variables, renouvelées par sessions, selon le programme et la démarche pédagogique retenus. Les sessions se déroulent sur des périodes d'une à deux semaines, en fonction de la difficulté et de la durée du programme. L'encadrement en est le plus souvent assuré par des professeurs du Conservatoire ou par des solistes de l'Ensemble intercontemporain, partenaire privilégié du Conservatoire. La programmation de l'Orchestre du Conservatoire est conçue dans une perspective pédagogique : diversité des répertoires abordés, rencontres avec des chefs et des solistes prestigieux.

Violons I
Alan Bourre (solo)
Clémentine Bousquet
Hector Burgan
Elena Cotrone
Anton Hanson
Mathilde Klein
Misa Mamiya
Irène Martin
Fiona Monbet
Maria Nagao
Glen Rouxel
Maria Sohn
Kana Egashira
Jules Dussap

Violons II
Laurence Delvescovo (chef d'attaque)
Elise De-Bendelac
Cyprien Brod
Emeline Concé
Ji Yu Chen
Kitbi Lee
Shuichi Okada
Alexandre Pascal
Antoine Paul
David Petrlik
Hangryo Ryu
Johana Schreiber
Eva Zavaro
Boris Blanco

Altos
Claire Chipot (chef d'attaque)
Antoine Berlioz
Louise Desjardins
Raphael Jardin
Tess Joly
Elodie Laurent
Olivier Lemasle
Julie Le Gac
Mirabelle Le Thomas
Anne Sophie Pascal
Ieva Sruogyte
Kei Tojo

Violoncelles
Bum Jun Kim (chef d'attaque)
Lucien Debon

Rémi Carlon
Jordan Costard
Cameron Crozman
Lucie Mercat
Hanna Salzenstein
Volodia Van Keulen
Alexis Derouin
Caroline Sypniewski

Contrebasses
Vincent Perrotin
Renaud Bary
Félicie Bazelaire
Jeanne Bonnet
Norbert Laurenge
Heng Yu Pan
Boris Trouchaud
Adrien Tyberghien

Flûtes
Laetitia Lenck
Charlotte Perez
Yaeram Park
Joséphine Olech

Hautbois
Mélanie Rothman
Victor Grindel
Guillaume Gerbaud
Augustin Gorisse

Clarinettes
Arthur Bolorinos
Joséphine Besancon
Benjamin Fontaine
Juliette Adam

Bassons
Yoonji Nam
Clément Bonnay
Alejandro Perez Martin

Cors
Corentin Billet
Arthur Heinz
Manon Souchard
Manaure Marin
Guillaume Merlin
Colin Peigne
Nicolas Ramez
Maxime Tomba

Trompettes
Hélène Escriva
Jean Philippe Wolmann
Guillaume Platero
Guillaume Fattet

Trombone
Marc Abry
Thomas Claverie
Romain Durand
Kévin Roby
Sébastien Gonthier

Tuba
Jean Baptiste Renaux

Harpe
Aisté Baliunyte
Laurianne Chesnais
Léo Doumene
Hana Hrachovinova
Yeona Pi
Maurren Thiebault

Percussion
Jean-Baptiste Bonnard
Christophe Drelich
Adélaide Ferrière
Othman Louati
Mathieu Draux
Thibault Lepri

Salle Pleyel | et aussi…

VENDREDI 28 MARS 2014, 20H

Henri Duparc
Mélodies
Ludwig van Beethoven
Symphonie n° 7

Orchestre Philharmonique de Radio France
Myung-Whun Chung, direction
Ludovic Tézier, baryton

MERCREDI 2 AVRIL 2014, 20H
JEUDI 3 AVRIL 2014, 20H

Anton Webern
Langsamer Satz (transcription pour orchestre à cordes)
Ludwig van Beethoven
Concerto pour piano n° 1
Gustav Mahler
Symphonie n° 4

Orchestre de Paris
Paavo Järvi, direction
Radu Lupu, piano
Katija Dragojevic, soprano

VENDREDI 11 AVRIL 2014, 20H

Gustav Mahler
Symphonie n° 2 « Résurrection »

Orchestre Philharmonique de Radio France
Chœur de Radio France
Myung-Whun Chung, direction
Christina Landshamer, soprano
Marie-Nicole Lemieux, contralto
Sofi Jeannin, chef de chœur

MERCREDI 21 MAI 2014, 20H
JEUDI 22 MAI 2014, 20H

Olivier Messiaen
Le Tombeau resplendissant
Johannes Brahms
Un requiem allemand

Orchestre de Paris
Chœur de l'Orchestre de Paris
Paavo Järvi, direction
Marita Sølberg, soprano
Matthias Goerne, baryton
Lionel Sow, chef de chœur

VENDREDI 30 MAI 2014, 20H

Claude Debussy
Nocturnes
Jeux
Einojuhani Rautavaara
Symphonie n° 8 « The Journey »

Orchestre Philharmonique de Radio France
Maîtrise de Radio France
Mikko Franck, direction
Sofi Jeannin, chef de chœur

MARDI 3 JUIN 2014, 20H

Richard Strauss
Don Juan
Lieders op. 68, op. 56, op.27
Gustav Mahler
Symphonie n° 1 « Titan »

Bamberger Symphoniker
Jonathan Nott, direction
Violeta Urmana, soprano

DIMANCHE 15 JUIN 2014, 16H

Nikolaï Rimski-Korsakov/Maurice Ravel
Antar
Maurice Ravel
Deux Mélodies hébraïques
Shéhérazade
Daphnis et Chloé (Suite n° 2)

Orchestre National de Lyon
Leonard Slatkin, direction
Véronique Gens, soprano
André Dussollier, récitant

Coproduction Orchestre National de Lyon, Salle Pleyel.

> CITÉ DE LA MUSIQUE

DIMANCHE 6 AVRIL 2014, 16H30

Felix Mendelssohn
Les Hébrides (Ouverture)
Ernest Chausson
Poème de l'amour et de la mer
Jean Sibelius
Symphonie n° 1

Orchestre Français des Jeunes
Dennis Russell Davies, direction
Nora Gubisch, mezzo-soprano

imprimeur France Repro Licences : 1-1056849, 2-1056850, 3-105851